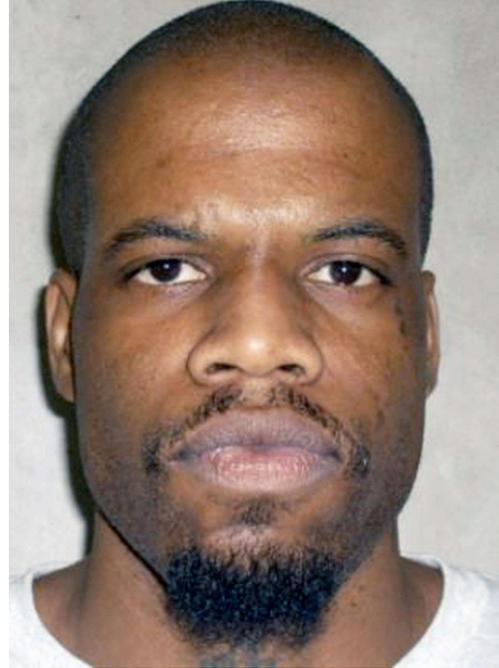
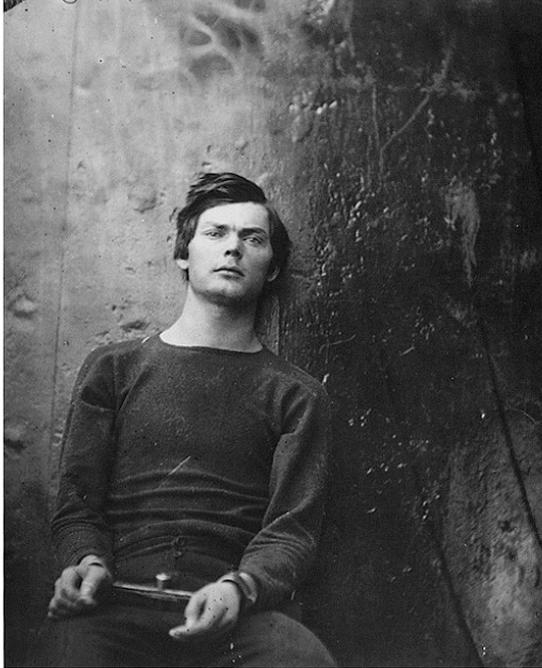


De Clayton Lockett à Lewis Payne



« Si la photographie devient alors horrible, c'est parce qu'elle certifie, si l'on peut dire, que le cadavre est vivant, en tant que cadavre : c'est l'image vivante d'une chose morte. Car l'immobilité de la photo est comme le résultat d'une confusion perverse entre deux concepts : le Réel et le vivant. »

Lorsque Roland Barthes écrit cela dans *La Chambre Claire*, c'est en regardant le visage de Lewis Payne, assassin de Lincoln, immortalisé quelques instants avant son exécution par le photographe Alexander Gardner en 1865. Traits tirés, menottes aux poignets, et le regard de celui qui n'a plus rien à perdre, regard vivant d'un homme déjà mort. La dimension artistique de cette photographie est incontestable : d'un côté la lumière, de l'autre ce mur noir, funèbre, vers lequel le corps se penche, dans lequel il se dissout déjà. La beauté du visage, la nonchalance du corps, un regard entre arrogance, douleur et résignation, tout est réuni pour que le paradoxe entre la situation sordide et l'esthétique de la prise de vue donne lieu à un saisissement qui confine à la fascination devant l'oeuvre d'art.

La photographie est ancienne mais d'une certaine netteté, elle saisit tous les détails, nous permet une grande acuité, un lien direct, tendu par ce regard : il est comme un punctum, détail poignant, et l'on ne sait plus trop finalement qui, de nous ou lui, dévisage l'autre.

149 ans plus tard, dans l'état d'Oakland, un autre condamné devant un autre objectif : Clayton Lockett est mort ce 29 avril pour avoir violé une jeune femme avant de l'enterrer vivante. Il a été condamné à mort et mis plus d'une heure à mourir dans d'atroces souffrances dues à un mauvais mélange du produit qui devait le tuer. Le crime n'est pas de même nature. La mort n'est pas de

même nature. L'image n'est pas de même nature : la photographie anthropométrique remplace le clair obscur et ne saisit que la tête, cadrée si près qu'elle semble s'écraser sur l'image. Celle-ci est presque floue, en tout cas de mauvaise qualité, la lumière est crue, se braque sur un visage découpé sur fond blanc. Contrairement à celle de Lewis Payne, la photographie n'a rien d'esthétique, ni la qualité de celle d'Alexander Gardner, oeuvre d'art presque expressionniste. Là n'est pas le but, ici, elle ne veut rien exprimer, et n'est pas destinée à être publique. C'est une photographie bureaucratique, protocolaire, qui sert la mémoire des bureaux de police, réservée au dossier, à l'archive.

Il suffit pourtant de trois clics sur google pour la retrouver, puisque tout se trouve aujourd'hui. C'est une image numérique comme on en croise un millier chaque jour, sans qualité, à travers le pixel, noyée dans la foule, prise dans le régime actuel de l'image. Une photographie banale, en somme.

Rien n'est pareil entre ces deux photos, entre ces deux crimes, tout a changé et pourtant rien n'a changé. Le regard reste le même, un punctum, un trait qui va au cœur. Le croiser, c'est se faire surprendre, et plus encore, c'est sentir un instant qu'il est vivant, une dernière fois en nous, mais déjà mort, toujours ce mélange pervers d'une image entre fiction et réalité. Regarder Lockett, c'est se projeter dans la multitude d'horreur que représente ce visage, attiré par la curiosité morbide, la recherche de vérité autant que le besoin cathartique. C'est imaginer ses actes, ceux d'une barbarie indescriptible, c'est contempler ce quelque chose dont on arrive à tirer aucune explication, se demander comment a-t-il pu faire ça, projeter sa vie et sa folie dans un visage impassible qui pourrait être celui de n'importe qui. Le regarder c'est s'abîmer dans le visage banal de la barbarie. On y cherche, comme dans le portrait de Payne, à la fois une vérité sur le crime et une réponse au néant de leur mort, si imminente qu'elle est déjà marquée dans la rétine.

Walter Benjamin, pour décrire la sensation que provoque la contemplation d'une oeuvre d'art, parle d'Aura : une « expression d'un lointain, quelque soit sa proximité ». Cette définition lui était notamment venue en observant la légère brume qui entourait les portraits photographiques du XIXe siècle. Ces deux photos aussi nous parlent d'Aura, mais d'un Aura contraire, contre-nature, non pas celle qui caractérise le sublime, mais l'horreur.

Finalement, à comparer ses deux images, c'est la netteté de celle de Payne, pourtant bien plus ancienne, qui nous saisit plus que celle de Lockett, et le présent exprime la barbarie des temps anciens, quand le passé nous rappelle la violence qui n'a jamais cessé.

L'une des deux, avec son histoire, nous apparaît peut-être plus amère que l'autre. La photographie de Lockett n'est pas une oeuvre d'art, mais tout autant que l'autre une expression d'un lointain, et réactualise toujours, dans le fait divers de nos sociétés civilisées, sous couvert de la sophistication technique, la barbarie la plus primaire, que l'on voudrait reléguée à l'histoire ancienne.